

J. M. VILLEFRANCHE

BRÈVE BIOGRAPHIE DE

JUAN DONOSO CORTÉS

extraite de *Dix grands chrétiens du siècle* publiée en 1892 chez Bloud & Barral à Paris

L'histoire de Donoso Cortés est l'histoire d'une pensée. Peut-être, si le penseur eut vécu plus longtemps, quoiqu'il eût trop d'humilité pour être ambitieux, serait-elle rehaussée, comme tant d'autres, d'incidents politiques éclatants, de combinaisons accomplies ou avortées, de luttes d'homme à homme ou de peuple à peuple. Elle ne nous apparaît que comme une lumière éblouissante mais rapide, comme un météore presque aussitôt replongé dans la nuit; comparaison d'une justesse rigoureuse si les météores sont considérés comme annonçant des catastrophes futures.

Nous avons mentionné sa vertu toute chrétienne, même avant de parler de son génie. Peu de temps avant de mourir, il écrivait à Louis Veuillot :

« Vous me demandez les éléments d'une notice biographique; je vous prie de m'excuser si je ne vous obéis pas en cette occasion. Le public vous la demande: raison de plus pour que vous ne la lui donniez pas. Le train de nos jours veut que tout le monde pose devant lui: or la pose me semble souverainement ridicule, et surtout celle d'un tout petit homme comme moi. Après mon Dieu, ma vie appartient à mes parents, à mes amis. Quant au public, il n'a rien à faire avec moi, ni moi avec lui. »

Mais sa vie a été racontée avec amour, et avec des détails suffisants, par un de ses disciples, M. Gavino Tejado, qui a publié l'édition espagnole de ses œuvres.

Il comptait parmi ses ancêtres l'illustre conquérant du Mexique, Fernand Cortés.

Son père était le licencié don Pedro Donoso Cortés; sa mère, dona Maria Elena Fernandez Canedo. En 1809, fidèles au roi Ferdinand VII, ils fuyaient devant l'armée de Joseph Bonaparte, victorieuse à Medellin, et quittaient Dombenito, leur ville natale, en Estramadure. La jeune femme fut obligée de s'arrêter au village de Valle-de-la-Serena, près de la terre de Valdegamas, qui leur appartenait. Ce fut là qu'elle mit au monde, le 6 mai, son deuxième enfant, celui qui devait rajeunir la gloire de la famille. Il y a dans ce village une image très vénérée, sous le nom de Notre-Dame du Salut, *Maria de la Salud*. La mère voulut que le nouveau-né fût offert à l'autel que surmontait cette image et qu'il en portât le nom. Il fut donc appelé Juan Francisco Maria de la Salud.

« Je ne sais, observe ici son biographe espagnol, quel instinct maternel inspira à cette femme de placer ce berceau sous la protection de celle que l'Église nomme le siège de la sagesse, comme si elle eût pressenti quel rude combat son fils allait avoir à soutenir, au nom de la foi et de la science, contre les idées qui faisaient alors leur avènement dans la Péninsule. »

Les études du jeune Donoso Cortés, quoique solides, comme on le vit bien plus tard, furent extraordinairement hâtives. Il semblait que, pressentant la brièveté de sa vie, il voulut vivre plus tôt et avec plus d'intensité que les autres enfants. À onze ans, il avait achevé ses humanités; à douze, il commençait son droit à Salamanque; à seize, il était licencié de l'université de Séville; à dix-huit, il occupait une chaire de littérature au collège de Cáceres.

Son discours d'ouverture révéla un esprit large, mais fort éloigné de la netteté philosophique qui devait le distinguer plus tard. C'est qu'il avait eu le malheur de rencontrer dans son voisinage don José Quintana, littérateur renommé, imbu de la philosophie de nos déistes français. C'est dans sa société que Juan passait toutes ses vacances. Sans la pieuse éducation première et les exemples paternels, sa foi y eût fait un complet naufrage. Il était fasciné par Rousseau, «le plus redoutable, mais le plus éloquent des sophistes» et cherchait à se former un éclectisme «dont le but, dit son biographe, était de fondre, dans une unité reconnue bientôt chimérique, sa raison philosophique engagée dans le faux et son instinct chrétien qui ne pouvait s'accommoder d'une telle alliance». Les luttes auxquelles désormais cette aspiration le condamne, tantôt sourdes et cachées, tantôt manifestes, remplissent sa vie intellectuelle. Afin d'y échapper, il s'éloigne un instant de la philosophie, se livre au seul culte de la forme et compose une tragédie, sous le titre de *Padilla*, avec cette belle emphase castillane qui plaît si aisément à la jeunesse. L'audace de cet écart patriotique et littéraire n'eut pas l'approbation des quelques amis auxquels il en donna lecture, mais leur révéla la vigueur de son imagination et la richesse de sa langue imagée.

Il n'avait pas pour cela renoncé à sa chaire de Cáceres; c'était plutôt sa chaire qui l'abandonnait. Son cours de littérature, étant facultatif pour les élèves et ne comptant pas pour les examens académiques, n'avait que fort peu d'auditeurs assidus. Il arriva au professeur de monter en chaire pour un seul, M. Gavino Tejado, qui lui-même a raconté la tristesse de cette solitude, et aussi les actes de vertu auxquels elle donna lieu :

«Je me demande, ajoute-t-il, quelle idée poussait le jeune professeur, ou quel sentiment l'obligeait à me faire venir ponctuellement chaque jour dans la grande salle où était sa chaire, et à me tenir sur les bancs pendant une heure et demie, m'adressant un discours dialectique, à moi, enfant de dix ans? Il faut que la conscience de son devoir ait eu un bien grand empire sur lui, à moins, ce qui est plus probable, qu'il n'ait voulu profiter de cette quasi-solitude pour faire l'essai de ses forces et s'en donner la preuve.»

Hâtif et prématuré dans tout ce qu'il faisait, Juan Donoso Cortés se maria en 1830, à une jeune Castillane aussi belle que vertueuse, Teresa Carasco. Elle lui donna une petite fille; mais peu de temps après la mort lui ravit et la mère et l'enfant. «Il ensevelit dans un silence profond ces douleurs que sa foi ne savait pas encore bénir et sanctifier» et se rejeta plus que jamais dans la recherche de la vérité idéale, comme aussi de ses applications pratiques au bonheur des hommes. De là à une carrière politique il n'y avait qu'un pas. Ce pas, il le franchit en 1832, et ce fut une puissante dérivation à ses chagrins domestiques.

Un *Mémoire sur la situation de la monarchie espagnole*, envoyé par lui à Ferdinand VII, obtint la chaude approbation de ce monarque, parce qu'il l'encourageait à faire prononcer par les Cortés l'abolition de la loi salique importée en Espagne par Philippe V et à s'appuyer avec confiance sur les classes intermédiaires de la nation. La situation d'esprit dans laquelle se trouvait alors le jeune écrivain répondait exactement à cette politique de juste milieu. Il développa ses idées dans plusieurs journaux, en même temps qu'il professait un cours à l'Athénée de Madrid. En 1834, les événements commencèrent à ébranler sa confiance dans la sagesse de la bourgeoisie et de l'éclectisme.

La guerre civile venait d'éclater. Les pays basques et la Navarre s'étaient soulevés en faveur de don Carlos, frère de Ferdinand VII, et son successeur légitime si la loi salique devait être considérée encore comme loi de l'État. Les provinces centrales avaient reconnu Isabelle II, fille de Ferdinand VII et légitime héritière, elle aussi, dans l'hypothèse de l'abolition de la loi salique. Les provinces du Midi, rongées par le socialisme, n'avaient pas plus d'inclination pour la monarchie carliste que pour celle de la petite reine mineure. Madrid, désolé par le choléra, tomba au pouvoir

de bandes de forcenés. Les prêtres furent égorgés, les couvents et les palais réduits en cendres, les autels profanés. Ces horreurs firent réfléchir profondément le jeune philosophe :

« Non, écrivait-il. Madrid n'oubliera jamais le jour de douloureux souvenir où il a vu la société se dissoudre, la force publique disparaître, où il a été témoin de la profanation de ses temples; comme si un instinct fatal enseignait aux monstres qui nous infestent que les sociétés ne peuvent vivre si la religion, venant à les abandonner, les condamne à la stérilité et à la mort. Les victimes demandent vengeance et la société justice. Les lois ne peuvent exiger obéissance si elles ne donnent pas protection. La liberté et l'ordre ont besoin, pour s'unir et croître, que le sol souillé par le sang et profané par le crime soit purifié. »

Ce fut donc à la lueur des révolutions qu'il vit clair pour la première fois. Il écrivait plus tard à M. de Montalembert : « Ma conversion est due premièrement à la miséricorde divine, et ensuite à l'étude profonde des révolutions. Les révolutions sont les fanaux de la Providence et de l'histoire. Elles confirment dans la foi en rendant sa lumière plus resplendissante. »

En effet, si le char se détraque et se rompt à chaque instant, s'il verse dans toutes les ornières, s'il est incapable de franchir le moindre obstacle sans secousses effrayantes, il faut bien en conclure qu'il est mal construit, mal conduit, ou qu'on s'est trompé de route. Les révolutions, à cet état chronique dans lequel nous voyons les sociétés partout où ont prévalu les principes nouveaux qui prétendent exiler Dieu du gouvernement des hommes, deviennent d'éclatantes démonstrations. Elles sont l'équivalent de ce qu'on appelle en géométrie la preuve par l'absurde. Les conséquences étant monstrueuses, le principe d'où elles découlent ne saurait être raisonnable; c'est le principe contraire qui est vrai; on s'est trompé, il faut retourner en arrière.

Toutefois, s'il entrevoit déjà l'absurdité de la solution purement humaine donnée au problème de la souveraineté par Rousseau et la Révolution française, la solution catholique lui répugne encore. Le peuple est un enfant et, par intervalles, une bête féroce; la loi du nombre, c'est la loi du hasard; il le reconnaît, mais il espère adoucir la brutalité du peuple souverain et régler ses écarts par l'influence des aristocraties légitimes. Il a foi dans le progrès. Tous ses écrits de cette époque, ses *Considérations sur la diplomatie*, ses *Leçons de droit politique*, son *Étude sur la loi électorale*, son *Essai sur les principes constitutionnels*, sont du rationalisme tempéré. Le règne de l'Église sur les sociétés lui paraît un anachronisme :

« Jadis, explique-t-il, l'action sociale de l'Église fut bienfaisante, excellente, alors qu'en dehors d'elle il n'y avait que des individus et que la société, avec ses éléments primitifs, ne connaissait d'autres liens que ceux de la famille. Mais, légitime à son principe, parce que seule elle pouvait constituer les sociétés, et parce que seule elle fut acclamée par les générations qui la virent naître, cette puissance perdit sa légitimité quand, cherchant à perpétuer son empire, elle s'opposa au développement spontané de l'individualité humaine. L'intelligence d'Orphée brille au berceau de la civilisation grecque. Si, dans ces temps anciens, l'Inde et l'Égypte se courbent sous les lois de leurs prêtres, c'est que les prêtres sont les princes de l'intelligence. Si, au moyen âge, les cloîtres dirigent le mouvement, c'est qu'ils tiennent dans leurs écoles les rênes de l'intelligence. Intelligent et libre, l'homme se suffit à lui-même. »

Mais voici que le phare tournant des révolutions présente de nouveau à Donoso Cortés ses clartés sinistres. Toute l'Espagne est en feu. Il ne peut continuer ses cours dans Madrid, devenu une fidèle image du Paris révolutionnaire. Il est frappé de l'analogie des deux situations et les attribue à la même cause. Il écrit en 1837 :

« En vain les conventionnels français portaient dans leur poitrine le feu de la liberté et sur leur front la flamme de l'intelligence. Dans le délire de leur exaltation et l'orgueil de leur pouvoir, ils détrônèrent Dieu, ils se proclamèrent athées. De ce courant d'athéisme, que pouvait-il sortir,

sinon un lac de sang? Et si nous, aujourd'hui, nous sillonnons des mers que labourent les tempêtes, si nous sommes les témoins, hélas! et les victimes d'une décomposition sociale qui met le deuil dans nos cœurs et des larmes dans nos yeux, à qui en est la faute? N'est-ce pas au petit parti qui, continuant chez nous l'œuvre des conventionnels, n'a de commun avec ces épouvantables géants que l'athéisme qu'il proclame?... Oui, ce parti est athée, car bien que les individus qui le composent adorent Dieu dans l'intérieur de leur famille, le parti est athée s'il n'affirme pas Dieu dans ses lois, comme ses membres le proclament au foyer domestique... »

Dans l'ordre littéraire, les articles de Donoso Cortés sur les *Classiques et les romantiques*, publiés par le *Correo nacional* en 1838, révèlent une évolution parallèle à son évolution philosophique. L'artiste qui avait été successivement le disciple de Quintana et l'admirateur de Rousseau, puis de Benjamin Constant et de Guizot, est maintenant de l'école de Chateaubriand et de Lamartine: «Ce n'est pas assurément, dirons-nous avec Tejado, que je fasse un cas extrême de ce christianisme purement esthétique et sentimental de l'école française, aspirant à la fusion aussi absurde qu'impie du spiritualisme de l'Évangile avec le naturalisme païen. Mais il faut y voir du moins un acheminement vers cette région de la foi et de la charité où Donoso Cortés, entrant plus tard tout entier, changera sa première admiration d'artiste en un amour de croyant, et l'exhalera alors dans un hymne sans fin à la miséricorde qui aura mis la lumière dans son intelligence et la piété dans son cœur.»

Tels étaient les tendances et les progrès de Donoso Cortés lorsque la province de Cadix, en 1838, l'envoya au Parlement. Il y trouva la Révolution maîtresse, comme elle l'était dans la rue. Il prit place parmi les *moderados*, à peu près à égale distance des carlistes et des républicains. Mais combien promptement se dissipèrent ses illusions sur l'intelligence et la liberté! Comme toujours, le libéralisme avait amené l'anarchie, et l'anarchie le despotisme. En 1840, Espartero força la reine régente Christine à s'exiler. Elle se réfugia à Paris. Donoso Cortés l'y accompagna en qualité de secrétaire.

Là, son importance officielle devint considérable. Courtisan et conseiller d'une reine proscrite, il prit, par reconnaissance et par devoir, la part la plus active à la campagne de presse qui aboutit, en 1843, au renversement du dictateur et au retour du gouvernement des modérés. La jeune reine Isabelle II le nomma, en récompense, son secrétaire particulier, puis grand-croix de l'ordre d'Isabelle la Catholique. Les honneurs affluèrent sur sa tête. Réélu chaque année avec des majorités triomphantes, il contribua à négocier les mariages espagnols qui confirmèrent l'alliance française. Louis-Philippe lui conféra les insignes de grand officier de la Légion d'honneur, et la reine Christine le titre de marquis de Valdegamas.

Le tourbillon des affaires ne lui ôtait rien de ses facultés d'observateur. Quoique ami passionné de la France et de son gouvernement, il notait avec tristesse, mais avec une inflexible lucidité, les signes avant-coureurs d'une chute prochaine :

«La France, écrivait-il, a dégénéré sous le scepticisme qui s'est emparé d'elle, car les hommes sceptiques n'ont laissé nulle part de traces lumineuses, ni les sociétés sceptiques de grandes œuvres dans l'histoire. La foi, qui remue les montagnes, remue aussi les nations; les empires sans croyances vivent et passent ignorés... Le roi des Français, sage parmi les sages, prudent parmi les prudents, a réussi dans l'entreprise la plus difficile, celle de gouverner une nation de laquelle ont disparu presque entièrement les idées de gouvernement; de la gouverner au lendemain du renversement du principe auguste de la légitimité; de la gouverner enfin, lorsque dans chaque maison de Paris on fabrique une nouvelle religion, une nouvelle société; ... mais un trône élevé sur une insurrection, n'est-ce pas une contradiction flagrante? Je m'inquiète pour l'avenir d'une royauté établie en vertu d'une nécessité et non en vertu d'un principe... Quant à son habile

ministre, M. Guizot, avec son système de bascule, c'est, en somme, un homme négatif, donc un homme stérile; car Dieu a condamné à la stérilité tout homme qui ne fait que nier.»

Mais voici que Dieu allait le faire passer de l'école des révolutions qui éclairent à celle de la douleur qui terrasse et de la charité qui relève et attache. Donoso Cortés perdit, en 1847, un frère qu'il aimait tendrement, «plus tendrement peut-être qu'il n'est permis d'aimer une créature humaine»: ce sont ses expressions. La douleur que lui causa cette mort fut pour lui le coup de la grâce. Écoutons cette confidence faite à un de ses amis parisiens, M. de Blanche, marquis de Raffin:

«J'avais un frère que j'ai vu vivre et mourir, qui a vécu d'une vie angélique et qui est mort comme mourraient les anges, si les anges étaient sujets à la mort. Depuis lors, j'ai juré d'aimer et d'adorer, j'aime et j'adore..., j'allais dire ce que je ne puis dire, j'allais dire avec une infinie tendresse, — j'adore le Dieu de mon frère. Voilà déjà deux ans que j'ai eu l'affreux malheur de le perdre. Je sais, autant que l'homme peut le savoir, qu'il jouit de Dieu au ciel, et que là il prie pour le malheureux frère qu'il a laissé sur la terre. Et pourtant, je le pleure toujours, et si Dieu ne vient à mon aide, mes larmes ne finiront pas. Je sais qu'il n'est pas permis à des chrétiens de tant aimer une créature; je sais qu'ils ne doivent pas pleurer ceux qui meurent aussi chrétiennement, parce que ceux qui meurent ainsi se transfigurent et ne meurent pas. Je sais tout cela, je sais aussi que saint Augustin se reprocha d'avoir trop pleuré sa mère, et cependant je pleure et je pleurerai tous les jours si Dieu ne me donne pas la force dans son infinie miséricorde.»

Si à l'amour de Dieu, un feu nouveau pour lui, on ajoute l'amour du prochain, qu'il avait toujours eu, on comprendra que la conversion de Donoso fut aisément définitive. Comme on lui demandait un jour s'il ne voyait pas, dans sa vie, quelque fait de nature à expliquer son retour: «Je n'en vois pas d'autre, dit-il, que la grande bonté de Dieu.» Puis, un instant après: «S'il fallait absolument une explication, je la trouverais peut-être en ceci, que je n'ai jamais regardé un pauvre assis à ma porte sans penser que je voyais en lui un frère.» Mais le sceau du vrai christianisme, c'est la vertu chrétienne par excellence, la vertu que le monde comprend le moins, l'humilité. Donoso Cortés disait dans une autre lettre sur le même sujet: «Comme vous le voyez, mon ami, ni le talent ni le raisonnement n'ont eu de part à ma conversion. Avec mon faible talent et ma misérable raison, je serais arrivé à la tombe avant d'arriver à la vraie foi. Le mystère de ma conversion est un mystère d'amour. Je n'aimais pas Dieu, il a voulu être aimé de moi; et je l'aime, et je suis converti parce que je l'aime.» C'est ainsi que l'amour avait vaincu en lui l'orgueil intellectuel, écueil trop naturel de ce grand esprit qui devait au sentiment de sa supériorité quelque chose de fier, de solennel, de tranchant, qu'il eut à combattre jusqu'au dernier jour.

La date de sa conversion est celle de ses plus belles œuvres. Les affaires publiques ne dérobaient rien aux heures de l'étude. Il se plonge avec amour dans la théologie, dans les grands écrivains ascétiques de l'Espagne, surtout dans sainte Thérèse et Louis de Grenade. Il continue en même temps à interroger du regard les sociétés bouleversées. Mais combien ce regard est devenu plus fort, plus large et plus profond! Puis le point de vue est changé. Au lieu de considérer les choses par le dehors, par la circonférence, il se place à leur centre, et Jésus-Christ est devenu désormais pour lui «la lumière du monde.» Toutes les facultés, à la fois intellectuelles et morales, que nous venons de voir conspirer à son retour, aujourd'hui surélevées, épurées, transformées, font converger leurs rayons, comme des réflecteurs ardents, sur les mêmes études. La force de sa pensée et la grandeur de sa parole n'auront rien à y perdre. Philosophe et croyant, spéculatif et mystique, homme d'État et homme de Dieu, Donoso Cortés a doublé la puissance de son génie par celle de la foi, et celle de sa foi par ces intuitions que la charité parfaite met dans le cœur des saints.

Ceux d'entre nous qui, vieillards aujourd'hui, étaient déjà nés en 1849 à la vie politique, n'ont pas oublié le discours du 4 janvier, le premier discours de Donoso qui ait franchi les Pyrénées. *L'Univers* le traduisit en français; tous les autres journaux sérieux le reproduisirent. Il y eut en Europe une sorte de commotion électrique suivie chez les uns d'un mouvement de dédaigneuse incrédulité, d'un éveil intense d'attention chez les autres. Un aigle venait de s'envoler de la tribune espagnole, il planait haut au-dessus d'elle et de toutes les tribunes du monde. «Saint Jean de Pathmos!» acclamaient les catholiques; «don Juan du Pathos!» ricanaient les plaisantins incapables de le comprendre. Mais tous étaient émerveillés de la puissance et de la majesté du vol.

Il s'agissait d'une chose malheureusement assez ordinaire en ces temps troublés. L'ordre étant sans cesse menacé dans la rue, il s'agissait de justifier les actes répressifs que le ministère se permettait. M. Cortina, orateur de l'opposition, venait d'invoquer la légalité stricte: «Tout pour la légalité, la légalité toujours.» Donoso Cortés lui répondit que les lois sont faites pour la société, non la société pour les lois, et à son tour il s'écria: «Tout pour la société, la société toujours. Quand la légalité suffit pour sauver la société, la légalité; quand elle ne suffit pas, alors la dictature. Ah! si la question était entre la liberté et la dictature, je n'hésiterais pas; je voterais, comme vous tous, pour la liberté.» Mais comme il l'avait dit ailleurs: «Il fallait choisir entre la dictature de l'insurrection et la dictature du gouvernement, entre la dictature d'en haut et la dictature d'en bas, entre le poignard et le sabre; il choisissait le sabre, car c'est une arme noble.» Bientôt, abandonnant à d'autres le terre à terre des faits, il faisait d'une affaire d'actualité, selon son habitude une affaire de principe. «D'autres ont répondu à la question des faits. La question des principes est demeurée à peu près intacte. Je ne traiterai que celle-là. Mais, si la Chambre me le permet, je la traiterai à fond... On a exalté des idées fausses, stériles, désastreuses, quoique séduisantes; je veux les démasquer; je les combattrai jusqu'à ce qu'elles soient couchées dans leur sépulture naturelle, sous les voûtes d'un Parlement libre et sensé, au pied de cette tribune.» L'orateur fait défiler ses idées devant la Chambre. Il les juge au passage et les marque au front, d'abord au nom de la religion puis au nom de la raison. Faisant successivement comparaître les diverses classes de la société, toutes plus ou moins coupables d'orgueil et d'usurpation:

«*Vous serez comme les riches*: telle est, dit-il, la formule des révolutions socialistes contre les classes moyennes. *Vous serez comme les nobles*: telle est la formule des révolutions bourgeoises contre les classes supérieures. *Vous serez comme les rois*: telle est, enfin, la formule des révolutions aristocratiques contre les souverains. *Vous serez comme des dieux*: telle est la formule de la première révolte de l'ange et de l'homme contre Dieu. Depuis Adam, le premier rebelle, jusqu'à Proudhon, le dernier impie, c'est la formule de toutes les révolutions. Et partout, du haut au bas de l'échelle, c'est un mensonge; non seulement la révolte ne donne pas l'élévation promise, mais elle tue la liberté...

«Ne savez-vous pas qu'à cette heure la liberté est morte? N'avez-vous pas assisté, comme moi, à sa douloureuse passion? Ne l'avez-vous pas vue persécutée, raillée, perfidement frappée par tous les démagogues du monde? Ne l'avez-vous pas vue traîner son agonie sur les montagnes de la Suisse, sur les rives de la Seine, sur les bords du Rhin et du Danube et sur les rivages du Tibre? Ne l'avez-vous pas vue monter au Quirinal, qui a été son Calvaire? Messieurs, ce mot fait frémir, mais il faut le prononcer, parce qu'il est la vérité: *la liberté est morte*... Elle ne ressuscitera ni le troisième jour, ni la troisième année, ni peut-être le troisième siècle... Ici, Messieurs, je vous prie de retenir mes paroles, car ce que je vais vous dire s'accomplira à la lettre, dans un avenir que j'ignore, mais qui ne saurait être loin... Le monde marche à grands pas à la constitution du despotisme le plus gigantesque et le plus destructeur que le monde ait jamais vu. Voilà où vont le monde et la civilisation. Pour annoncer ces choses, je n'ai pas besoin d'être un prophète: il me suffit de considérer l'ensemble des événements humains, de leur vrai point de vue, des hauteurs catholiques...

«Il n'y a, Messieurs, que deux répressions possibles: la répression intérieure et la répression extérieure, la répression religieuse et la répression politique. Elles sont de telle nature que, lorsque le thermomètre religieux s'élève, le thermomètre de la répression politique baisse proportionnellement, et que, réciproquement, lorsque le thermomètre religieux baisse, le thermomètre de la tyrannie politique monte d'autant. C'est une loi de l'humanité.

«Pour montrer dans l'histoire le développement de cette théorie des deux freins, qui (n'était le libre arbitre de l'homme, dont il faut toujours tenir compte) aurait la simplicité et la rigueur inflexible d'une loi mathématique dans l'ordre des choses physiques, l'orateur montre ce qu'était le monde ancien quand il n'y avait pas de répression intérieure. La société alors ne se composait que d'esclaves et de tyrans; la liberté sociale n'est venue au monde qu'avec le Sauveur; il a apporté une loi qui, dans ses commencements, alors qu'elle était rigoureusement suivie par un petit nombre de fidèles, faisait prévaloir la seule sanction religieuse, et rendait absolument superflue la répression extérieure. La primitive Église était guidée par la seule loi d'amour.

«Arrive le moyen âge. Le gouvernement reste encore modéré et doux, car le thermomètre religieux, qui avait monté si haut à la chaleur de l'Évangile, s'étant abaissé un peu, un gouvernement est devenu nécessaire, sans que le retour du despotisme soit encore possible. Il reviendra sous l'action glaciale du protestantisme. D'abord, ce sont les royaumes qui, de féodales, se font absolues, puis d'absolues, militaires. La religion baissant toujours, l'oppression monte encore. Les gouvernements disent: Nous avons un million de bras, les armées permanentes; cela ne nous suffit plus, il nous faut un million d'yeux, et ils eurent la police. Et, cela ne pouvant suffire, ils se dirent qu'il leur fallait de plus un million d'oreilles, et ils eurent à leurs ordres une centralisation administrative qui leur transmet tous les mouvements du vaste corps. Enfin, le thermomètre religieux continuant à baisser, le thermomètre politique devait monter d'autant, et il monta. Non contents d'avoir un million de bras, un million d'yeux, un million d'oreilles, les gouvernements voulurent avoir le privilège d'être présents au même moment sur tous les points de leur empire. Ils le voulurent, ils l'eurent: le télégraphe fut inventé.»

Près d'un demi-siècle s'est écoulé depuis que le grand orateur espagnol traçait ce parallèle; et combien sa démonstration s'est aggravée! Le thermomètre religieux étant tombé presque à zéro dans les relations d'individu à individu, et au-dessous de zéro dans les relations de peuple à peuple, tous les hommes valides, même les prêtres, même les fils aînés de veuves, ont été enrégimentés de la vingtième à la quarante-cinquième année. Le monde prétendu civilisé s'épuise en armements, et la moitié de l'Europe est debout, l'œil au guet et le doigt sur la détente du fusil, de peur d'être dévorée par l'autre moitié. Nous retournons à la barbarie cultivée que Donoso a si bien démasquée et définie dans un autre discours (30 janvier 1850):

«Toute vraie civilisation vient du christianisme; cela est tellement certain que la civilisation entière se trouve concentrée dans la zone chrétienne. Hors de cette zone, il n'y a pas de civilisation, tout est barbarie; cela est tellement certain qu'avant le christianisme il n'y avait pas un seul peuple civilisé. Les Romains et les Grecs ne furent que des peuples cultivés, ce qui est bien différent. La culture est le vernis, mais rien que le vernis de la civilisation. Seul le christianisme civilise le monde, et il le civilise par trois moyens: en faisant de l'autorité une chose divine, de l'obéissance un devoir, non plus envers l'homme, mais envers Dieu, et du sacrifice, de l'oubli de soi, la règle de quiconque veut plaire à Dieu...»

Mais revenons au discours du 4 janvier 1849 et à sa conclusion:

«Et maintenant, de deux choses l'une: ou la réaction se fera en faveur de la religion, ou elle ne se fera pas. Si le thermomètre religieux vient à monter, vous verrez de quelle sorte le thermomètre politique descendra naturellement, spontanément, sans effort, jusqu'à ce qu'il marque le jour

tempéré de la liberté des peuples. Mais si, au contraire, le thermomètre religieux continue à baisser, on ne voit plus jusqu'où nous irons...

«Les voies sont ouvertes à une tyrannie gigantesque, colossale, universelle, immense; tout est préparé pour cela. Remarquez-le bien, il n'y a déjà plus de résistances, ni morales ni matérielles. Il n'y a plus de résistances matérielles: les bateaux à vapeur et les chemins de fer ont supprimé les frontières, et le télégraphe électrique a supprimé les distances. Il n'y a plus de résistances morales: tous les esprits sont divisés, tous les patriotismes sont morts...

«Une seule chose pourrait arrêter la catastrophe, une seule: ce serait de travailler, chacun selon ses forces, à provoquer une salutaire réaction religieuse. Cette réaction est-elle possible? Oui. Mais est-elle probable? C'est avec une profonde tristesse que je le dis ici: je ne la crois pas probable. J'ai vu, j'ai connu des hommes qui, s'étant éloignés de la foi, y sont revenus; mais un peuple qui, ayant abandonné la foi, l'ait reconquise, malheureusement je n'en connais pas un.»

L'école révolutionnaire ne pouvait admettre des théories qui heurtaient de front toutes les siennes; nous avons noté ses sarcasmes. L'école catholique elle-même fit des réserves et manifesta des hésitations. Le marquis de Valdegamas, par son pessimisme, déconcertait un peu ses plus chauds admirateurs. On le pria d'expliquer, d'adoucir, d'atténuer.

Il n'atténua rien; loin de là, il affirma que sa désespérance était le résultat final le plus clair de ses méditations. À Montalembert qui lui représentait que des deux civilisations, catholique et philosophique, rien ne prouve que ce ne soit pas la première qui remporte la victoire: «Non, répondait-il, sans que ma plume hésite, sans que mon cœur se trouble, sans que ma main tremble, je réponds: Incontestablement la victoire restera à la civilisation philosophique. L'homme a voulu être libre de Dieu, il le sera.» Et à M. de Blanche-Raffin: «Le jour que vous prévoyez viendra, je n'en doute pas, où le champ appartiendra aux hommes de croyances pures. Mais, n'en doutez pas non plus, ce jour n'aura pas de durée. La société, en définitive, est blessée à mort. Elle mourra parce qu'elle n'est pas catholique; le catholicisme seul est la vie.

Le terrible et éloquent prophète, non content d'avoir exposé historiquement sa grande loi des deux freins, la confirma au point de vue doctrinal dans une série d'études dont il forma une synthèse sous le titre de *L'Église et la Révolution*. Il la développa encore dans une étude sur la *Situation générale en Europe*. Il remonte à l'origine de l'homme. De l'arbre de la science du bien et du mal découlent deux courants contraires, deux conceptions absolument opposées de l'humanité. L'homme naît bon, l'expiation est une erreur, la douleur est une injustice, affirme le rationalisme. — L'homme a prévarié et se trouve vicié originairement, réplique l'Église; ses passions ne doivent pas être toutes satisfaites; le sacrifice, la lutte, sont pour lui les conditions du perfectionnement. — Et comme, en fait, la douleur est dans le monde, ainsi que l'inégalité: Eh bien! renversons la société, concluent les logiciens du rationalisme. Ils ont raison, d'après leurs principes.

Tant que ce principe erroné préside à nos destinées, il n'est pas de forme de gouvernement qui puisse assurer le repos social. «Je ne nie pas l'influence du gouvernement sur les gouvernés; qui la pourrait nier? Mais le mal est plus profond, il n'est pas dans les gouvernements, il est dans les gouvernés. Le mal vient de ce que les gouvernés sont devenus ingouvernables. L'idée de l'autorité a péri; voilà le mal dont souffre l'Europe, et elle en peut mourir.»

Le remède n'est pas non plus dans la science des économistes. — Augmentons le bien-être des classes laborieuses, disent ces théoriciens à courte vue, qui n'envisagent dans l'homme que les besoins matériels. Instruisons le peuple, mettons à portée de ses lèvres la coupe de tous les plaisirs; le peuple sera bon dès qu'il sera satisfait, et satisfait dès qu'il sera riche.

«Illusion, répond encore Donoso Cortés; la question économique est aussi secondaire ici que la question politique. Une seule question domine tout, comprend tout: c'est la question religieuse. Que si vous séparez l'économie sociale de la loi de l'Évangile, la question se résoudra par le socialisme. Or, il n'y a qu'un moyen de combattre efficacement le socialisme, c'est de lui opposer le christianisme, parce que c'est le moyen d'avoir d'un côté des pauvres résignés, et de l'autre des riches miséricordieux.

«Je n'ignore pas qu'il y a des hommes d'un optimisme invincible, pour qui c'est chose évidente que la société ne tombera point, attendu qu'elle n'est point tombée encore. Pour eux, la révolution de février fut le châtiment, et ce qui vient est la miséricorde. Ceux qui vivront verront, et ceux qui verront seront dans l'épouvante en reconnaissant que la révolution de février n'a été qu'une menace, et que maintenant, ce qui approche, c'est le châtiment...

«Les individus peuvent se sauver encore, parce qu'ils peuvent toujours se sauver; mais la société est perdue, non qu'elle soit dans une impossibilité radicale de se sauver, mais parce que, selon moi, il est évident qu'elle ne le veut pas. Il n'y a point de salut pour la société, parce que nous ne voulons pas faire de nos fils des chrétiens, et parce que nous-mêmes nous ne sommes pas de vrais chrétiens. Il n'y a point de salut pour la société, parce que l'esprit catholique, seul esprit de vie, ne la vivifie point, ne vivifie pas l'enseignement, le gouvernement, les institutions, les lois, les mœurs. Au point où en sont les choses, essayer d'en changer le cours serait, je ne le vois que trop, une entreprise de géants. Il n'y a point de pouvoir sur la terre qui, seul, puisse en venir à bout, et c'est à peine si tous les pouvoirs, agissant de concert, parviendraient à le consommer. Je vous laisse à juger si ce concert est possible, jusqu'à quel point il l'est, et à décider si, même cette possibilité admise, le salut de la société ne serait pas, de toutes manières, un vrai miracle.»

En effet, ce n'est point sous l'empire d'un destin aveugle que l'Europe marche à sa perte, mais librement, volontairement, en vertu de la mauvaise direction qu'elle a prise et dans laquelle elle persévère. Mais si l'on n'est pas fondé à accuser Donoso Cortés de fatalisme, n'est-il pas permis de voir sous des couleurs moins sombres la perversité sociale contemporaine, de la juger moins universelle qu'il ne l'a vue, de prendre en considération le nombre encore si grand des hommes de bonne volonté qui luttent contre le mal, de compter enfin un peu plus sur la gratuite, mais infinie miséricorde de Dieu? L'avenir dira qui eut raison, de Donoso Cortés ou de M. de Melun; mais quelques paroles de celui-ci font du bien, après ce que nous venons d'entendre: «Je reste optimiste malgré tout; j'aime à me persuader que si, comme on le répète, l'enfer est pavé de bonnes intentions qui n'ont pas empêché tant de pauvres diables de se perdre, de même la France est pavée de mauvaises intentions qui ne l'empêcheront pas de se sauver.»

Mais, demanderont les esprits sages, habitués à juger des choses par analogie et à conclure sur ce qui leur échappe d'après ce qu'ils peuvent atteindre, n'avons-nous donc du grand observateur, du voyant selon les uns, du visionnaire selon les autres, que des prédictions vagues, générales et d'une date indéterminée? N'en a-t-il jamais fait de particulières et d'une échéance plus prochaine?

Il en a fait et, hélas elles se sont accomplies trop exactement, et au préjudice de la France.

Le marquis de Valdegamas remplit pour son pays, dans les dernières années de sa courte carrière, diverses missions qui le mirent à même d'étudier de près, aux meilleures sources, les hommes et les choses. En 1849 et 1850, il fut ministre plénipotentiaire à Berlin; de 1851 à 1854, il fut ambassadeur à Paris. Son coup d'œil perça l'avenir sur trois ou quatre points au moins, sans nous arrêter aux points secondaires: l'avenir de l'Allemagne, l'avenir de la Russie, l'avenir de la France, l'avenir du prince Louis-Napoléon (Napoléon III).

Concernant l'Allemagne, il constata d'abord que, menacée elle-même par la Russie dans un avenir éloigné, elle est une menace présente pour le monde latin. Il écrit le 26 avril 1849 :

«Le sceptre de la dictature européenne me paraît être tombé des mains des races latines aux mains des races germaniques et slaves. La France paraît s'acheminer à grands pas, si déjà elle n'y est arrivée, au terme d'une prodigieuse décadence. Désormais, l'Europe recevra tout, le bien comme le mal, des races qui se remuent et s'agitent de ce côté du Rhin¹ : elle recevra la monarchie des Slaves ou la république des Allemands. L'Allemagne elle-même me paraît destinée à devenir la proie de la Prusse. L'armée prussienne est la plus fidèle et la mieux disciplinée de l'Europe; avec un homme d'énergie à la tête des affaires, elle est capable de changer la face des choses. Déjà le germanisme a envahi ses rangs; elle prend l'habitude de se considérer comme l'armée de l'Allemagne plutôt que de la Prusse... Tout s'avance vers le terme de cette unité allemande; c'est le rêve du roi de Prusse, qui toujours a cru que sa glorieuse famille était prédestinée à gouverner l'Allemagne... Si cette unité allemande se fait un jour, la France devra alors se déclarer ouvertement contre un ordre de choses qui tendrait logiquement à la déposséder de l'Alsace et de la Lorraine.»

N'oublions pas que ceci était écrit en 1849. Donoso Cortés insiste sur les destinées de l'Allemagne: «Ce n'est là que le premier acte. Vous verrez ensuite les démagogues allemands traîner dans la boue le trône impérial par eux-mêmes édifié.» De ces démagogues il avait dit ailleurs: «En France sont les disciples du socialisme, rien que ses disciples; en Italie sont ses séides, rien que ses séides; en Allemagne sont les pontifes et les maîtres.» Il continue, dans son langage imagé: «Pour le parti démocratique allemand, l'empire n'est qu'un voile qui masque la république.» Il dénombre les forces de ce parti redoutable:

«Ce parti est formé de Polonais toujours prêts à se révolter, des Juifs émancipés, mais aspirant à venger leurs opprobres anciens, des prolétaires qui, ici plus encore qu'en France, ont quitté le culte de Dieu pour celui des jouissances matérielles; des étudiants et des gens de lettres, d'autant plus riches d'ambition qu'ils sont plus pauvres de génie et en qui les doctrines philosophiques de Hegel ont fait les plus profonds ravages. C'est à cette cause qu'il faut attribuer l'attitude désorganisatrice et radicale que prennent les révolutions de ce côté du Rhin. Or ce parti est aujourd'hui le plus entreprenant; il sera le plus fort demain.»

Donoso Cortés n'entrevoit donc point la victoire de la Prusse comme durable, et son triomphe comme définitif. Il affirme «qu'il y aura beaucoup de sang versé et beaucoup de ruines», mais il ne peut croire qu'un noble et solide édifice puisse sortir de la force purement brutale, mise au service du doute et de l'anarchie protestante. Il dit:

«Régnant pacifiquement sur la grande région septentrionale protestante, la Prusse ne peut rien désirer davantage sans extravagance; elle ne peut être plus, mais elle ne peut être moins, jusqu'au jour où le protestantisme achèvera de se dissoudre; alors elle entrera dans une rapide décadence. La Prusse vit dans le protestantisme, par le protestantisme, et pour le protestantisme. Là est le mystère de sa gloire, mais là aussi est le mystère de sa mort.»

D'où viendra le châtement pour l'orgueil de la Prusse devenue l'Allemagne? Donoso Cortés n'hésite pas à montrer du doigt, à côté des germes de décomposition déposés par le libre examen, le péril extérieur; celui-ci n'est autre que le vaste empire moscovite, dans lequel le despotisme se concentre, tandis que le socialisme émiette les nations livrées à la fausse civilisation philosophique. Et pour que l'heure de la Russie sonne, que faut-il?

¹ Donoso Cortés écrit ceci de Berlin.

« Il faut que la Révolution, après avoir dissous la société, dissolve les armées permanentes ; en second lieu, que le socialisme, eu dépouillant les propriétaires, éteigne le patriotisme, parce qu'un propriétaire dépouillé n'est pas, ne peut pas être patriote ; en troisième lieu, il faut que se réalise la confédération de tous les peuples slaves sous le protectorat de la Russie. Les nations slaves comptent quatre-vingts millions d'âmes (Donoso Cortés dirait aujourd'hui, en 1892, bien près de cent cinquante millions). Eh bien, lorsque la Révolution aura détruit en Europe les armées permanentes, lorsque les révolutions socialistes auront éteint le patriotisme en Europe, lorsqu'à l'Orient de l'Europe se sera accomplie la grande confédération des peuples slaves, lorsqu'à l'Occident il n'y aura plus que deux armées, celle des spoliés et celle des spoliateurs, alors l'heure de la Russie sonnera, alors la Russie pourra se promener l'arme au bras en Europe, alors le monde assistera au plus grand châtement qu'ait enregistré l'histoire.

Mais les Slaves apporteront-ils la régénération en Occident, comme les Germains l'y apportèrent jadis ? Donoso n'ose l'espérer, « parce que, dit-il, la Russie est trop corrompue elle-même dans son gouvernement et dans son aristocratie. Placée au centre de l'Europe conquise et abattue à ses pieds, elle-même absorbera dans ses veines le poison que l'Europe a bu et qui la tue ; elle ne tardera guère à tomber à son tour en putréfaction... J'ignore le remède universel que Dieu tient en réserve à cette universelle pourriture. »

Si à la témérité de ces conjectures nous osions ajouter la témérité des nôtres, peut-être indiquerons-nous ce remède universel dans un retour des Slaves à l'unité catholique et dans une effusion nouvelle de l'Esprit-Saint, esprit de charité et de vie, au travers de ces membres momifiés, engourdis dans les bandelettes du despotisme, et qui n'ont plus guère du christianisme que la forme. Pourquoi désespérer d'une telle résurrection ? Le sang de la Pologne crie vengeance contre la Russie, mais il crie aussi miséricorde et le jour approche où, dans la fusion du panslavisme les enfants des martyrs ne se distingueront plus de ceux des bourreaux.

En attendant, quel horrible cauchemar que le tableau tracé par le voyant espagnol, et comme on voudrait pouvoir constater que les événements survenus depuis rendent ses prévisions invraisemblables, alors que tout a contribué, au contraire, à accroître leur vraisemblance !

Les suivantes nous concernent plus particulièrement :

« En France, derrière les partis qui s'affaiblissent et meurent, se dresse une foule athée qui a faim et soif et qui, dans le suffrage universel, possède la massue d'Hercule. Le jour, et il n'est pas loin, où cette foule, comparant sa force à la faiblesse radicale des partis, se fatiguera de voir cette massue maniée par des mains étrangères et prétendra la manier elle-même au gré des caprices de sa toute-puissance, ce jour-là, la nation la plus puissante du monde tombera dans un gouffre sans nom. La multitude fera ce qu'elle fait toujours, la seule chose qu'elle puisse faire et qu'elle ait jamais faite quand il lui est arrivé de pénétrer violemment dans les champs de l'histoire : elle se créera des tyrans d'un jour, des idoles d'une heure, qu'on verra tour à tour sortir du néant pour être tout et cesser d'être tout pour rentrer dans le néant. »

Peut-on lire ces dernières paroles sans songer au général Boulanger ? Et la page suivante – bien qu'elle ait été écrite à propos de l'Allemagne, – n'explique-t-elle pas d'une manière frappante la fausse et trompeuse accalmie dont la France paraît jouir actuellement, entre la secousse de 1870 et la suivante, dont la date nous est encore inconnue ?

« Quand les démocraties ont devant elles une réalité, quand elles touchent leur but, pour ainsi dire, de la main, elles perdent quelque chose de leur férocité innée et de leurs instincts destructeurs. L'espérance d'une prochaine victoire calme l'ardeur de leur sang ; et si l'objet de leur ambition n'est point hors de portée, si le chemin qui y mène est uni et aisé, il n'est pas rare de voir leur naturel emporté faire subitement place à une sorte de douceur et de modération. Mais quand

elles entrent en lutte avec l'impossible, c'est-à-dire avec Dieu, leurs instincts sauvages se développent d'une manière prodigieuse, leur fureur de destruction arrive à son paroxysme, leurs muscles se contractent, toutes leurs colères s'exaltent jusqu'à la folie, et, certaines de succomber, elles se retournent convulsivement contre Dieu et contre les hommes, contre le ciel et contre la terre.»

Dès qu'il vit en présence Louis Bonaparte et le parlementarisme, Cortés annonça la défaite du parlementarisme et le rétablissement de l'empire: «Le Président triomphera, mais le succès ne sera ni pour le Président ni pour l'Assemblée; il sera pour la Révolution, à laquelle, d'ailleurs, la victoire définitive appartiendra de toutes manières.» Pour annoncer la victoire d'un homme contre une Assemblée, il n'était peut-être pas nécessaire d'être prophète ou fils de prophète; mais voici où le don de seconde vue est en quelque sorte manifeste. L'Empire n'existe pas encore; il proteste de ses résolutions sages et pacifiques; Donoso Cortés écrit par anticipation son histoire, et combien elle est différente du programme de Bordeaux: «L'Empire, c'est la paix!»

«En France, la proclamation de l'Empire sera très bien accueillie, tandis qu'elle sera mal vue de l'Europe; mais néanmoins la guerre n'éclatera pas, hormis le cas où cet homme franchirait ses propres frontières. Je crois qu'il ne les franchira pas; mais il est dans les mains de sa destinée, qui est cependant de les franchir un jour, de faire appel à la Révolution et de succomber misérablement dans un autre Waterloo, ou, pour mieux rendre ma pensée, dans une nouvelle bataille de *Novare*. Je vous ai déjà dit ce qui suivra sa chute: le triomphe définitif de la Révolution, à moins que Dieu, qui nous a habitués aux miracles, n'y mette fin d'une façon ou d'une autre, mais miraculeusement.»

Cet horoscope n'est-il pas étrange, maintenant que l'avenir est devenu le passé?

Eh quoi! se demande un des biographes du marquis de Valdegamas, était-ce donc un prophète que cet homme? «Non, si l'on entend par là quelque inspiré d'en haut. Oui, si l'on veut entendre cette extraordinaire faculté de divination qu'il n'est pas rare de trouver chez les hommes de génie, quand ils sont des hommes de foi. Mais il faut l'un et l'autre, le génie et la foi. Le génie peut bien plonger son regard pénétrant dans la nuit de son siècle pour y calculer la marche et mesurer l'orbite des astres qui se lèvent et des astres qui se couchent, des peuples qui avancent et des peuples qui reculent. Mais le génie ne voit si loin que lorsqu'il s'est placé sur les hauteurs de la foi. Ce sont les principes de cette foi, ses croyances inébranlables en Dieu et sa providence, en l'Église et ses destinées, qui seuls lui fournissent une base d'inductions assez solide et assez large pour y ranger les faits sous des lois éternelles, où l'avenir et le passé s'harmonisent et se coordonnent en formules invariables fournies par le livre de Dieu même.»²

Nous en avons pour garant Donoso en personne, et rien n'est plus lumineux que ces lignes adressées au comte Raczynsky: «Ma méthode pour bien juger les choses est fort simple: je lève les yeux vers Dieu et en lui je vois ce que je cherche vainement dans les événements considérés en eux-mêmes. Cette méthode est infaillible, et, de plus, elle est à la portée de tout le monde.»

Sa défiance de ses propres forces lui était aussi une garantie presque assurée contre l'erreur, au moins contre l'erreur grossière et obstinée. Ayant écrit, pour une bibliothèque que formait Louis Veuillot, un *Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme*, il accepta avec une simplicité admirable certaines critiques que le directeur de l'*Univers* ne lui avait pas transmises sans inquiétude, car il les trouvait «rédigées avec une franchise et une brièveté voisines de la rudesse.» Donoso Cortés répondit en français, langue qu'il maniait presque aussi aisément que la sienne:

² *La foi et ses victoires*, par Mgr Baunard, p. 258.

«Madrid, 3 mars 1851.

«J'ai reçu votre lettre datée du 22 février, et avec elle les observations que M.*** a bien voulu faire sur mon livre. Je les ai trouvées sages, nettes et profondes. Je vous prie d'exprimer à M.*** ma sincère gratitude. J'ai suivi ses corrections point par point; rien de ce qui le choquait avec tant de raison ne subsiste plus dans mon livre. Je vous envoie dans cette lettre les changements que ses observations ont produits. Je vous l'ai déjà dit, et je vous le répète, je ne suis pas théologien. Je n'ai pas étudié cette science; je ne suis pas même un écolier. Seulement, il m'arrive parfois de deviner juste, quand je devine la solution de l'Église, et voilà tout. Mais de cette divination vague, hasardeuse, à la science, il y a loin. Je vous prie donc, et priez M.*** de croire que, même quand je me trompe, mes intentions sont toujours bonnes, que c'est pure ignorance, et pas autre chose; et que je suis toujours disposé à recevoir des leçons non seulement de l'Église, dont la voix est la voix de Dieu, mais encore de tout homme savant qui voudra me faire l'aumône de ses lumières.

«Au reste, je ne trouve pas qu'il y ait de la brusquerie dans les notes de M.***: ce que j'y trouve, c'est de la netteté et de la concision. Il doit être un esprit sobre, sage, étendu, réservé et profond; il doit être bon guide, si ma vanité divinatoire ne me trompe pas.

«Je vais faire ces corrections sur mon manuscrit. Après quoi je le donnerai à l'imprimeur de Madrid.»

Et cinq mois plus tard, en envoyant à Louis Veuillot son texte définitif:

«Je n'ai pas besoin de vous dire que mon ignorance des matières théologiques que mon sujet m'a forcé d'aborder me met dans le cas de réclamer de vous un soin extrême dans la lecture de ce petit volume. J'attends de votre charité que vous aurez soin de m'avertir, s'il y a quelque chose que je doive changer.

«Quant à la manière dont j'ai pu écrire, je ne vous en dirai rien, sinon que je n'ai pas même eu le temps de corriger les imperfections les plus grossières. Ce n'est pas écrire un ouvrage que d'écrire aujourd'hui quelques lignes, et la semaine suivante quelques lignes encore. La politique est le fléau de la science et de la littérature. Le temps est passé où l'écrivain travaillait depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, tout absorbé par son ouvrage. Nous ne sommes que des improvisateurs.»

Tant de modestie aurait dû sinon désarmer, du moins adoucir la critique. Il n'en fut rien. Outre que la modestie du philosophe espagnol n'était bien connue que de ses intimes, son œuvre fut enveloppée dans les animosités que soulevait le journal sous le patronage duquel elle paraissait; la question de théologie se compliqua – pourquoi ne pas le dire? – d'une question de boutique, et Donoso et Veuillot furent criblés, l'un portant l'autre, de reproches amers dont la malignité publique fit remonter l'inspiration jusqu'à Mgr Dupanloup. Louis Veuillot repoussa l'attaque en ami fidèle et en coreligionnaire convaincu. Sa réponse est un chef-d'œuvre de gai persiflage; nous ne résistons pas au plaisir d'en citer le commencement:

«M. l'abbé Gaduel, vicaire général d'Orléans, publie dans l'*Ami de la religion* une série d'articles destinés à constater le tort que font à la foi catholique les écrits et la réputation de M. Donoso Cortés. Ce publiciste, suivant M. Gaduel, se mêle de ce qui ne le regarde pas. Il aborde des matières trop relevées pour ses connaissances, et auxquelles il n'entend rien. Sa renommée est un des méfaits de l'*Univers*, car en quel crime contre l'Église l'*Univers* n'a-t-il pas un peu la main? Comme tout ce qui se rattache à cette école de l'*Univers*, M. Donoso Cortés, malgré ses intentions qu'on excuse, ne peut faire que du mal. On doit l'avertir, surtout avertir le public. Il est urgent de réprimer enfin ces laïques téméraires qui font de petits livres et des articles de journaux sur des questions auxquelles certains théologiens ont l'habitude de consacrer des in-quarto latins ou peu français. Tel est l'objet du travail de M. l'abbé Gaduel. On y verra que l'*Essai sur le*

catholicisme, le libéralisme et le socialisme fourmille d'indiscrétions et « d'erreurs théologiques et philosophiques. » Déjà le savant critique a prouvé, au moyen du théologien Witasse, que M. Donoso Cortés est trithéiste, et au moyen du théologien Billuart, qu'il côtoie le luthéranisme, le calvinisme, le baïanisme et le jansénisme. On s'effraie : ce n'est rien encore ! M. Donoso Cortés serait aussi un peu fataliste et un peu lamennaisien. Si l'on y ajoute l'ultramontanisme, dont le savant critique ne dit mot, mais que probablement il n'oublie pas, cela fait bien des erreurs que notre ami devra désavouer.

« Il les désavouera sans doute, pour peu qu'il les ait commises. Il les désavouera plus vite que certains théologiens de profession, qui avaient pourtant lu Witasse et même étudié Bailly, n'ont récemment désavoué leurs livres condamnés de plus haut. M. l'abbé Gaduel reconnaîtra ce petit mérite à ces indiscrets laïques. S'ils se trompent, ce qui est arrivé à tant d'autres, voire à des vicaires généraux, du moins ils ne sont point têtus. Ils ne s'enfoncent pas dans ces retraites inextricables, où le *distinguo* gallican trouve toujours un auteur contre l'autorité, un usage contre la loi, un « droit coutumier » contre le droit positif et général. Ils ne marchandent pas leur obéissance. Comme ils ont erré sans préjugé ni perversité d'école, ils rentrent avec empressement dans la bonne voie qu'ils n'avaient pas voulu quitter. Voilà de quoi M. Gaduel aura le plaisir de se convaincre, si son travail se trouve aussi solide qu'il en paraît content. Mais il permettra qu'on l'examine. On a vu des théologiens s'enflammer violemment contre des doctrines très innocentes. Les petites passions, les petits intérêts, les petits esprits sont sujets à ce malheur. Laynez, l'une des lumières du concile de Trente, fut accusé de pélagianisme par des docteurs qui prétendaient savoir leur métier. De quelle parole un homme suffisamment adroit ne fera-t-il pas sortir un grain d'hérésie ? Puisque M. l'abbé Gaduel a cité Witasse (lui-même hérétique), nous lui conseillons de relire les passages où ce janséniste appelant, mais, hors de là, savant et raisonnable, s'élève contre les docteurs rogues qui taxent d'hérésie des hommes illustres et d'une foi pure, parce qu'il leur est échappé des expressions douteuses sur des matières difficiles, dont la terminologie propre est inconnue de quiconque n'a pas rigoureusement besoin de l'étudier.

« Mais examinons d'abord avec M. Gaduel un point qui nous regarde personnellement. À travers le livre de M. Donoso Cortés, le rigoureux théologien a su nous atteindre, et peut-être n'est-ce pas le moindre but de sa critique. Voici son raisonnement. Le livre de M. Donoso Cortés fait partie d'une collection d'ouvrages publiés sous la direction de M. Veuillot : donc M. Veuillot n'est pas moins trithéiste, baïaniste, fataliste, etc., que M. Donoso Cortés ; et comme M. Veuillot est rédacteur en chef de l'*Univers*, il s'ensuit que l'*Univers* n'est pas moins luthérien, calviniste, lamennaisien, que M. Veuillot.

« L'*Univers* une fois mis en cause par ce tour de logique, M. l'abbé Gaduel ne nous lâche plus. À toutes les hérésies qu'il trouve dans M. Donoso Cortés, et dont nous répondons, il en ajoute une quantité d'autres qui nous sont propres. Nous ne les mentionnerons pas, il y en a trop. La dernière, la fleur du bouquet, est le *pseudo-traditionalisme*. Terrible chose, que d'apprendre un matin, au sortir de la messe, qu'on est *pseudo-traditionaliste* ! Le lecteur se peindra notre émotion. Néanmoins un malheur plus grand nous menaçait. Pendant que M. l'abbé Gaduel était en verve, qui l'empêchait de prouver que nous sommes athées ? Puisque la théologie d'Orléans nous fait grâce de l'athéisme, nous lui sommes très humbles et très obligés serviteurs. Va pour *pseudo-traditionaliste* et le reste !

« ... Il nous serait difficile toutefois de ne pas flairer, autour du tribunal qui nous condamne, une petite odeur commerciale mal déguisée. Il s'agit de délivrer l'Église de l'oppression que font peser sur elle les écrivains laïques ; non pas ceux qui l'attaquent, mais ceux qui la défendent, et en particulier l'*Univers*. L'*Univers* est des plus fatigants, parce que, remarque M. l'abbé Gaduel, il excelle à créer des courants d'opinion. C'est là un tort qu'on ne pourrait sans injustice reprocher

aux autres. Aussi ferait-on grâce aux autres, si l'on pouvait seulement abattre celui-ci. *L'Ami de la Religion*, par exemple, quoique demi-laïque, devrait manifestement survivre à la ruine de ses confrères: il n'est point créateur de courants. Tout ce qui n'est point lu, tout ce qui ne fait point de bruit, tout cela mérite d'être conservé dans le trésor de l'exacte théologie et de la saine philosophie. Le reste est anathème, depuis Joseph de Maistre jusqu'à Donoso Cortés. Quel tort vous font les journaux religieux! disent aux évêques le *Journal des Débats*, le *Siècle* et autres bonnes têtes voltairiennes, mues d'un tendre intérêt pour l'Église. Mais dans le nombre des journaux religieux, elles ne comptent que l'*Univers*, elles excusent l'heureux *Ami de la Religion*. »

M. Gaduel avait le droit de répondre sur le même ton; mais le droit, dans l'espèce, ne suffisait pas. Plus facile était d'imposer silence par voie d'autorité. Il s'adressa à l'archevêché de Paris, et Mgr Sibour entra si complètement dans ses vues qu'il porta une ordonnance interdisant aux prêtres de son diocèse la lecture de l'*Univers*, attendu l'incompétence des écrivains laïques, qui « font du tort à la religion par la manière dont ils la défendent, empiètent sur les droits sacrés de l'épiscopat et aspirent à conduire l'Église ».

Louis Veuillot, soutenu par les sympathies publiquement exprimées de l'archevêque d'Avignon et d'autres prélats, porta la querelle devant un tribunal supérieur. Pie IX lui donna implicitement raison, en recommandant les écrivains catholiques, sans exception des journalistes ni des laïques, à toute la sollicitude épiscopale. Louis Veuillot protesta de sa soumission et Mgr Sibour leva la sentence portée.

L'auteur involontaire de tout ce bruit avait, pour toute défense, envoyé son *Essai* à Rome et condamné d'avance tout ce que Rome y condamnerait. Cela ne l'avait point empêché de rappeler, en particulier, à son critique combien la raillerie, que *l'Ami de la Religion* avait le premier mise en honneur dans cette discussion, était peu à sa place lorsque les traits en étaient décochés par une main sacerdotale, et décochés contre un ambassadeur. En outre, il s'était plaint doucement qu'avant de l'attaquer on ne l'eût pas prévenu, de manière à lui fournir le moyen de reconnaître et de rétracter spontanément les erreurs où il avait pu tomber. Il attendait; il attendait avec confiance et sérénité, non sans avoir tracé les règles de la polémique selon la charité, dans une lettre dont chacun, y compris Louis Veuillot, put faire son profit: « Je supplie nos amis de ne jamais franchir les bornes de la modération, et surtout de ne jamais passer de la défense à l'agression ni de l'éloge à l'injure. Si nos adversaires procèdent de bonne foi, ils doivent être respectés; s'ils sont mus par la passion, ils doivent être plaints, car ils ne sont pas moins malades que coupables; et si l'on peut s'indigner saintement contre un coupable, un malade a droit à une compassion sans mesure. »

Non moins belle est cette autre lettre en réponse à d'autres critiques venues d'Espagne: « Je suis purement catholique, je crois et professe ce que professe et croit l'Église catholique, apostolique et romaine. Pour savoir ce que je dois croire et penser, je ne regarde pas les philosophes, je regarde les docteurs de l'Église. Je n'interroge pas les sages, ils ne pourraient me répondre. J'interroge plutôt les femmes pieuses et les enfants, deux vases de bénédiction, parce que l'un est purifié par les larmes et que l'autre est embaumé des parfums de l'innocence. »

Ceux qui le connaissaient admiraient d'autant plus ce parfait renoncement qu'ils le savaient l'œuvre de la grâce et non de la nature. Son ami le comte Raczynski, ambassadeur de Prusse à Madrid, lui écrivait un jour: « N'avez-vous donc point d'amour-propre? seriez-vous le seul à n'en point avoir? vous n'êtes pas une huître; et qui sait même si les huîtres n'en ont pas! » Donoso Cortés répondit: « Oui, hélas! j'ai de l'amour-propre. Mais c'est cependant comme si j'en étais dépourvu, car je m'efforce de le dominer, avec le secours de la foi. Le chrétien a de l'amour-propre tout comme celui qui ne l'est pas, à cette différence près que l'un l'a sous les pieds et l'autre dans la

tête. Cela ne veut pas dire que je réussisse toujours à le vaincre, tant s'en faut; mais je lutte pour le dominer, et je serai vainqueur si je suis vraiment chrétien.»

Et comme il sentait profondément! Comme il était digne par sa tendre sincérité, de la vérité qu'il servait! Écoutons encore, – car on ne se lasse pas de lire Donoso Cortés, ni par conséquent de le citer – écoutons avec quel accent il parle de l'amour de Dieu pour les pauvres :

«Nos descendants ne croiront jamais qu'il y ait eu un jour où cette religion divine, toute de miséricorde, fut livrée à l'exécration des hommes, au nom des multitudes plongées dans la misère et dans la barbarie. Ils ne pourront pas croire à la prodigieuse folie, aux fureurs insensées de ceux qui, étant pauvres, se sont levés en tumulte contre la seule religion qui ait des entrailles pour les pauvres; qui, étant sans héritage, ont attaqué la religion qui leur donne en héritage le royaume des cieux; qui, n'ayant pas de père sur la terre, se sont révoltés contre leur Père qui est au ciel et qui leur dit: Vous ne pouvez monter jusqu'où réside ma gloire? eh bien, moi, qui suis le Seigneur des prodiges, je ferai pour vous le plus grand des prodiges, je mettrai ma gloire à résider où vous êtes. Vous n'avez pas la science pour me connaître? croyez en moi, aimez-moi, et vous aurez plus de science que ceux qui me connaissent le plus... Vous n'avez pas de pain à distribuer à vos frères affamés? demandez-moi qu'ils aient à manger, et le pain qui les rassasiera vous sera imputé dans le ciel. Les souffrances et les années vous accablent, et vous n'avez point de force pour les bonnes œuvres? désirez les faire et tenez pour certain que vous les avez faites... Vous portez envie à ceux qui ont l'ineffable bonheur de souffrir pour moi le martyre? désirez le subir et tenez pour certain que la gloire du martyre sera votre gloire. Vous ne pouvez élever vers moi vos mains chargées des fers de la captivité? élevez votre voix, et votre prière sera écrite au ciel. Vous êtes muets? que votre esprit parle: j'entends la voix des esprits. Vous ne savez que me demander? je sais ce qui vous convient. Est-ce que vous ne savez pas aimer? Si vous savez aimer, vous savez tout, parce que vous me savez; et vous avez tout parce que vous m'avez, moi qui habite les cœurs qui m'aiment... C'est moi qui avant de me faire voir aux rois me fis voir aux bergers; et qui, avant d'appeler à moi les riches, appelai les pauvres. Je me fis tout à eux: je leur lavai les pieds, je leur donnai mon corps pour nourriture et mon sang pour breuvage. C'est jusque-là que je les aimai.

«Après la gloire de mon Père, je n'ai rien tant aimé que votre pauvreté et votre amour. Souverain Seigneur de toutes choses, je me suis dépouillé de tout pour être l'un de vous. C'est à l'un de vous et non à un prince du monde que j'ai confié le gouvernement de mon Église très sainte, et pour lui confier ce souverain pouvoir, je ne lui demandai pas ce qu'il avait ni ce qu'il savait, mais s'il m'aimait. Je ne recherchai pas s'il était licencié ou docteur, mais s'il m'aimait plus que d'autres. Moi-même, je laissai mon vêtement royal pour prendre celui d'un esclave. Une femme fut ma mère, une étable fut mon logement, une crèche mon berceau. Je passai mon enfance dans l'obéissance et le travail, je mangeai le pain de la charité, je n'eus pas un jour de repos...»

La réponse du saint-siège au marquis de Valdegamas arriva enfin, – d'abord par une lettre directe de Pie IX louant «son zèle pour la religion» et le félicitant «de l'étendue et de la fermeté de son obéissance;» ensuite par un article remarquable de la revue romaine la *Civiltà Cattolica*, qui avait un caractère autorisé et officieux. Après avoir analysé l'ouvrage, les savants théologiens, rédacteurs de la revue, donnaient les plus grands éloges à la magnificence, disent-ils, et à la profondeur de doctrine de l'auteur. À la vérité, sur quelques points, le brillant écrivain s'était écarté du langage ordinaire, tellement que plusieurs personnes avaient cru qu'il s'écartait également des doctrines communes. Mais le défaut d'études scolastiques, excusable en un laïque, explique son ignorance, non pas de la véritable doctrine, mais des termes techniques inconnus primitivement, créés postérieurement pour le besoin des docteurs et des théologiens. «Son unique tort, si c'en est un, consiste à ne s'être pas servi des locutions de l'école, avec lesquelles le docte

professeur d'Orléans est plus familier qu'avec celles de l'antiquité.» En somme, pris dans son ensemble, le livre était déclaré précieux, et quelques retouches le rendraient aisément parfait.

Il est douloureux de penser que le noble écrivain n'eut pas la consolation de lire l'article de la *Civiltà Cattolica*, qui lui apportait une justification si décisive. Une maladie de cœur venait d'enlever ce grand homme.

Quelle perte pour l'Espagne et pour l'Église, et combien spontanément, à la nouvelle de cette mort imprévue et si prématurée, revinrent à la mémoire de tous ceux qui les connaissaient ces désolantes constatations qu'il avait un jour laissées tomber sur notre siècle :

« Notre atmosphère contient un poison qui ne permet à rien de bon de parvenir à sa maturité. Ou l'esprit fléchit, ou l'homme tombe; celui qui ne trahit pas sa destinée, la destinée le trahit: si bien que nous périrons faute d'un homme qui ose dépasser le niveau du vulgaire! »

Ces paroles, qu'on ne saurait oublier une fois qu'on les a entendues, tout le monde les lui appliquait. « C'était un homme, disait-on, et cet homme est tombé, la destinée le trahit. » Il n'avait pas encore quarante-quatre ans!

Il fut le seul à n'exprimer ni regrets ni plaintes. Quelques jours avant sa mort, il disait à un ami: « Je suis tranquille, parce que je m'en vais embrasser celui qui est mon Père. » Ses collègues les ambassadeurs: M. de Hatzfeld, de Prusse, M. de Hübner, d'Autriche, M. de Brignoles, de Piémont, le visitèrent à plusieurs reprises, dans la courte période aiguë de sa maladie, et chaque fois ils sortaient émerveillés. La sœur de Bon-Secours qui le soignait, disait: « Il n'est jamais cinq minutes sans penser à Dieu, et quand il en parle, ses paroles sont comme des flèches qui s'enfoncent dans le cœur. » Le docteur Cruveilhaer ayant dit à la même sœur: « Vous soignez là un malade comme vous n'en avez pas souvent; c'est un vrai saint! » Donoso l'entendit, se dressa sur son séant et apostropha le docteur avec une violence inouïe: « Que dites-vous, Monsieur Cruveilhaer? Avec de telles idées on me laissera dans le purgatoire jusqu'à la fin du monde. Moi, un saint? Je suis le plus faible des hommes. Quand je suis avec de braves gens, ils me font du bien, mais si je vivais avec des méchants, je ne sais ce que je serais. » Puis, se retournant avec un regard enflammé et un geste inexprimable vers son crucifix: « Vous le savez, mon Dieu, que je ne suis pas un saint! »

Quand on vint lui annoncer, raconte M. de Montalembert, que l'Empereur envoyait un aide de camp pour lui témoigner son affectueux intérêt, il remercia de la tête; puis, tournant son œil doux et profond vers l'image du Christ portant sa croix, qui pendait à son chevet: « Pourvu, dit-il, que celui-là s'intéresse à moi, c'est tout ce qu'il me faut! »

Parmi les visites qu'il reçut sur son lit de mort, la plus agréable pour lui fut celle de la sœur Rosalie. La sœur Rosalie était pour lui une connaissance déjà ancienne. Avant de l'avoir rencontrée, las des hommages dont l'entourait le grand monde, il disait parfois: « Qu'est-ce que Dieu me dira lorsqu'il m'interrogera sur l'emploi de ce temps qu'il me donne pour mon salut, et que je lui répondrai: « Seigneur, j'ai fait des visites! » Il était donc devenu non plus seulement l'ambassadeur d'une grande nation auprès d'une autre, mais l'ambassadeur des pauvres auprès des riches pour solliciter, en même temps que l'ambassadeur des riches auprès des pauvres pour distribuer. Il avait toujours présent à la pensée ce qu'il écrivait un jour à la reine régente Marie-Christine: « Les classes nécessiteuses ne se lèvent aujourd'hui contre les classes aisées que parce que la charité de celles-ci s'est refroidie à l'égard de celles-là. Si les riches n'avaient pas perdu la vertu de charité, Dieu n'aurait pas permis que les pauvres perdissent la vertu de patience. La perte simultanée de ces deux vertus chrétiennes explique les grandes agitations des sociétés et les rudes secousses dont souffre le monde. La patience ne rentrera pas dans le cœur du pauvre si la charité ne rentre dans le cœur du riche. » Donoso, n'ayant ni femme ni enfants, donnait, pour sa part,

jusqu'aux cinq sixièmes de son revenu, le reste lui étant strictement nécessaire pour soutenir l'éclat de ses fonctions. Les trésors de sa magnifique libéralité s'écoulaient en partie par ses propres mains; il aimait à aller demander à la sœur Rosalie, «son directeur», comme il l'appelait, une liste de pauvres, puis il courait à pied le quartier Mouffetard, s'asseyait près du malade, berçait le petit enfant, encourageait le vieillard, réjouissait toute la mansarde par sa sérénité communicative et son imagination méridionale; car nul n'était plus éloigné du morose, du maussade et de l'atrabilaire que ce prophète de nos malheurs. M. Guizot a dit de lui: «Si Valdegamas est un Jérémie, c'est un Jérémie de bonne humeur.» Et M. de Montalembert:

«Dieu avait été prodigue envers lui; il lui avait conféré le don d'aimer et de se faire aimer. Ce sage, ce pénitent, ce fervent chrétien portait en lui le bonheur et le répandait au dehors à grands flots. Ceux qui ne pourront plus que le lire le connaîtront dans son éclat, mais ne se douteront pas de son charme; car il faut qu'on nous laisse le dire: c'était un homme *charmant*. Jamais personne n'a rendu la religion plus aimable et n'a donné plus d'attrait à la vertu chrétienne. La paix et la félicité qu'il avait goûtées au moment de sa conversion à Dieu semblaient s'être gravées en traits ineffaçables dans son cœur et se faisaient jour jusque dans son langage et dans son regard. Il avait la vivacité expansive de l'innocence, le tendre et généreux élan d'une âme rajeunie d'avance par l'éternel bonheur. Son œil brillait de la joie limpide et naïve d'une jeune épousée. La *lune de miel* de son union avec la vérité durait encore et toujours.»

Il tenait aussi beaucoup à donner par les mains d'autrui, afin d'acquérir le mérite de l'aumône cachée: «Il est, disait-il, une question à laquelle je ne répondrai jamais; c'est celle-ci: Faites-vous l'aumône? C'est un grand malheur de ne pas faire l'aumône, mais c'en est un plus grand de la faire et de le dire, et un peut-être plus grand encore de croire l'avoir faite après qu'on l'a révélée.» Maxime admirable qu'il ne faudrait pourtant pas exagérer; n'existe-t-il pas, en effet, des situations où, pour l'exemple, il est bon de ne pas laisser ignorer qu'on exerce la charité? À parier exactement, faire l'aumône et la publier est non pas pire, mais égal à ne la point faire. Notre-Seigneur, en effet, a dit de ceux qui se livrent aux bonnes œuvres dans le but d'être admirés des hommes: «En vérité, ils ont reçu leur récompense en ce monde.» Cette récompense est peu de chose; elle est équivalente au mérite; l'obtenir est cependant un peu plus que de n'avoir rien, ni en ce monde ni dans l'autre. On nous permettra donc d'observer en passant que l'ampleur castillane laisse parfois dans l'indécision la limite exacte de la pensée; elle nous rappelle celle de Lamartine, qui fut un Donoso Cortés français par la magnificence des idées et de la couleur, quoiqu'avec moins de précision et aussi moins de grandeur réelle. Mais laissons là les vanités de la phrase et revenons nous édifier auprès du charitable chrétien. Nous citerons encore son ami L. Veillot:

«J'ai su, moi qui écris ces lignes, avec quelle facilité et quelle abondance s'ouvraient ses bienfaisantes mains. Un jour que je lui demandais secours pour une famille réduite à la dernière nécessité: "Tenez, me dit-il en me remettant une forte somme, achetez-leur du pain, achetez-leur du linge; je vous donnerai encore quelque chose le mois prochain; maintenant je suis épuisé." En parlant ainsi, il s'habillait. Je lui fis remarquer que sa chemise était déchirée; il m'avoua qu'il n'en avait guère de meilleure. Il faisait une pension annuelle à un autre pauvre que je connaissais, et il m'envoyait fidèlement, dans les premiers jours du mois, la somme qu'il avait promise. Il se souvint de l'envoyer la veille de sa mort.»³

Lorsqu'il sut qu'il allait mourir, il accepta la mort; mais un peu auparavant, ne prévoyant pas qu'il dût sitôt sortir de la vie, il avait projeté de sortir du monde, pour servir l'Église dans un ordre religieux. Il avait choisi le plus militant: la Compagnie de Jésus.

³ Louis Veillot, 2^e série, t. 1, p. 417.

« Son dernier jour fut le 3 mai 1853, il allait compléter sa quarante-quatrième année. Le dernier acte sorti de sa bouche a été un acte de foi. Il avait promis à la sœur du Bon-Secours, s'il mourait, de prier pour elle. Le voyant près de s'éteindre, elle lui dit: « Vous allez paraître devant Dieu, souvenez-vous de moi. » D'une voix libre et claire, il répondit: « Je vous le promets. » Et presque au même instant il expira. Son âme, en s'envolant, laissa sur son visage quelque reflet de sa beauté suprême. Nulle trace de douleur n'altérait ses traits paisibles. C'était la sérénité d'un athlète qui se repose après la victoire, à peine fatigué du combat. Il avait regardé la mort en face, avec force et avec douceur, comme un ennemi à vaincre, et il l'avait vaincue. Il dormait en attendant la résurrection éternelle⁴.

En dépit de la banalité des pompes officielles, le deuil profond de l'Église et le concours des pauvres donnèrent à ses funérailles un caractère de tendre et douloureuse émotion.

Tant de vertus, tant de talents, et les perdre à l'heure précise où l'expérience allait s'ajouter aux intuitions du génie! Désolés, frappés d'une secrète et religieuse terreur, les assistants se redisaient de l'un à l'autre l'inoubliable malédiction, qui sonnait comme un glas funèbre dans toutes les mémoires: « Notre atmosphère contient un poison qui ne permet à rien de bon de parvenir à sa maturité. Ou l'esprit fléchit, ou l'homme tombe; celui qui ne trahit pas sa destinée, la destinée le trahit; si bien que nous périrons faute d'un homme qui ose dépasser le niveau du vulgaire! »

⁴ Louis Veillot, *Mélanges*, 2^e série, t. I, p. 424.